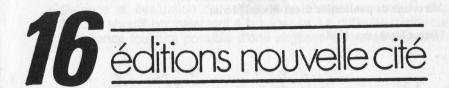
LES CAHIERS DE L'UNITE

TRIMESTRIEL le N°35 FF ISSN 0761-8085

MAI 1988

Editorial		3
Antonio Mario Baggio	Personne et famille	5
Jean-Pierre Rosa	Le chrétien au risque de la culture	1:
Robert Chadourne	La connaisssance qui est entre nous	29
Emile Poulat	Pensée chrétienne et vie économique	3
Note de lecture par Jean-Pierre Rosa	<i>Le Choix de Dieu</i> de Jean-Marie Lustiger	3.



« culture de classe ». D'où les réflexes anti-culturels de bien des personnes face à ce qui leur apparait trop souvent comme une usurpation. Les catholiques aujourd'hui sont-ils tentés par une telle confiscation du savoir? Certains ne sont-ils pas tentés à l'inverse par son élimination au profit d'un fondamentalisme trompeur? Comment, d'une manière plus générale peuvent-ils faire face à cette difficulté? Certes pas en abandonnant la scène, bien au contraire, plutôt en s'y investissant et, plus profondément, en y investissant leur personne. Voie étroite sans doute mais plus que jamais nécessaire.

D'ailleurs le débat autour de la science nous y invite, tout comme celui sur l'économie. Robert Chadourne aborde la question de l'épistémologie moderne (le discours de la science sur elle-même) et, après avoir fait un rapide panorama des théories existantes, nous montre qu'il existe aujourd'hui une voie épistémologique encore peu explorée : celle de l'étude du phénomène de l'interdisciplinarité et de l'échange. Après le dernier grand effort de synthèse réalisé par Einstein, nous nous trouvons de plus en plus face à une « activité scientifique » et à une « production scientifique », la connaissance n'est plus « en nous » mais « entre nous » comme un patrimoine qui doit sans cesse être remis à jour (comme en biologie) pour être dynamique. Une vision qui peut entrer en convergence de façon remarquable avec une vision chrétienne de l'activité humaine (Cf en ce sens les travaux de Guy Lafon : Le Dieu commun, Seuil, et L'Autre-Roi, Nouvelle Cité).

Quant à l'économie, Emile Poulat nous montre comment l'Eglise aujourd'hui aborde son « entrée en économie ». Après nous avoir rappelé les travaux déjà réalisés et les questions déjà posées (et restées bien souvent pendantes), il nous invite à avoir bien en mémoire l'ancestral refus du magistère de s'exprimer directement sur l'économique provenant de sa condamnation de la modernité dont la science économique ou l'économie politique est une face. S'il s'agit donc bien d'une acculturation et d'une inculturation, il faut d'abord savoir qu'elle a déjà un passé et le connaître. Tout en ayant à l'esprit ces données (qui mériteraient rappel et réexamen), il est de toutes facons souhaitable de rassembler l'ensemble des attitudes et des réflexions que peut susciter aujourd'hui la vie économique dans l'ensemble du peuple chrétien.

PERSONNE ET FAMILLE

Dans ce court article, Antonio Mario Baggio ne prétend pas faire une étude exhaustive de la situation familiale en Europe ou dans le monde. Il ne cherche pas non plus à nous présenter une philosophie ou une théologie de la famille, mais bien plutôt à dégager, par effets de contrastes, ce qui aujourd'hui constitue l'enjeu, le point de rupture de l'institution «famille». Relevant les dysfonctionnements actuels, il situe en contrepoint les valeurs sur lesquelles les chrétiens s'appuient. Désir d'unité et d'épanouissement constituent certes désormais le fonds commun des raisons qui - une fois les pesanteurs sociologiques écartées - conduisent les hommes et les femmes à la fondation d'une famille. Mais les chrétiens intègrent dans ce désir la réalité de la croix qui permet, à l'image du Christ et de l'Église, de laisser à l'autre l'espace de sa liberté qui l'ouvre à sa pleine réalisation en tant que personne.

De récentes enquêtes enregistrent des changements profonds dans la façon de comprendre la famille au niveau européen; les données révèlent d'une part une défiance croissante vis à vis du lien matrimonial – ce qui entraîne beaucoup à le refuser – et d'autre part sa grande fragilité, les unions durables et heureuses semblent en effet devenir une minorité.

Certains interprètent cette situation de façon radicale, comme le signe d'une crise définitive ; les transformations sociales seraient telles qu'elles comporteraient une transformation fondamentale des relations entre homme et femme et, en conséquence, des liens familiaux.

Cette idée n'est pas nouvelle. Il existe même un classique sur ce sujet : « L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat » de Friedrich Engels, qui eut un certain succès à sa sortie (1884) et qui revient périodiquement en lumière dès que les vicissitudes de la famille occupent le devant de la scène. Nous sommes aujourd'hui dans un de ces moments où l'attention se porte sur les problématiques familiales. Les enquêtes se sont multipliées ces années-ci, souvent commandées par les gouvernements qui voulaient réviser leur propre politique familiale en face des résultats dramatiques entraînés par les choix privilégiant la liberté formelle du particulier et laissant la voie libre, par exemple en matière de divorce et d'avortement ; la façon dont on a voulu affirmer le juste principe de la liberté individuelle a, en réalité, provoqué de tels désastres qu'il a fallu faire marche arrière au niveau législatif (c'est le cas en Suède) ou au moins repenser les raisons de certains choix (c'est le cas des promoteurs de la loi sur l'avortement en Italie). On a institué diverses formes de soutien à la famille ou de prévention de la pathologie familiale (c'est le cas de plusieurs pays parmi lesquels l'Union Soviétique).

Engels écrit que, selon la conception matérialiste, le moment déterminant de l'histoire est la production et la reproduction de la vie immédiate, qui ne concernent pas seulement les moyens de travail et de subsistance, mais aussi l'homme lui-même: la famille, de ce point de vue, est l'institution sociale dans laquelle interviennent la production de l'homme, la reproduction de l'espèce. Il s'en dégage cette idée que, pour

produire un homme nouveau, il faut changer la famille.

Au cours des années où se répandit la pensée d'Engels, l'ethnologie faisait connaître l'existence de divers modèles d'organisation parentale précédant l'actuelle famille nucléaire. Engels soutenait que chacun de ces modèles correspondait à un degré particulier d'évolution des forces productrices de la société. Au cours des millénaires, une telle correspondance, qu'il interprétait comme une détermination véritable et propre de l'institution au point de vue de l'économie, se serait maintenue et le passage de la propriété collective à la propriété privée se serait accomplie graduellement et parallèlement à celui qui a conduit la structure parentale de type matriarcal et patriarcal au couple monogame. Il s'en suit que les institutions ne sont pas éternelles et inviolables, mais au contraire conditionnées par l'histoire et donc modifiables. Ainsi tout comme l'histoire avait fait naître la famille bourgeoise monogame, ainsi, pouvait-on supposer, cette même histoire la détruirait.

Un pas essentiel dans ce sens aurait été accompli par l'émancipation de la femme – moyennant sa sortie de la clôture familiale – où elle demeurait consignée au travail domestique – et sa participation à la production.

L'égalité formelle conquise au travail, à part les conditions souvent dramatiques dans lesquelles elle s'est réalisée, a fortement contribué à soustraire la femme à une subordination qui la diminuait. Mais qu'a réellement comporté ce processus ? Faisons un saut de cent ans et regardons les pays de sociétés industrielles dans lesquels la propriété privée a été abolie.

En Union Soviétique par exemple, la femme est économiquement indépendante plus qu'ailleurs et même il arrive souvent qu'elle gagne plus que son mari. Conscientes de cette autosuffisance, ou vraiment habituées à commander à l'usine ou au bureau, les femmes ne peuvent vraiment plus subir en famille l'autoritarisme du mari et, comme le disent les divorcées, accepter qu'il soit toujours plus ivre, absent ou infidèle. Les causes du divorce sont, dans leur ensemble, un vrai procès au Russe, resemblant sous bien des aspects aux procès semblables que les mouvements féministes de chez nous mettent sur le dos des hommes de l'Europe de l'Ouest, arrivant souvent à un verdict de condamnation de l'incapacité masculine d'être mari et père en même temps que patron.

De fait, ce sont principalement des femmes qui prennent l'initiative du million de divorces que l'on compte chaque année en Union So-

viétique.

Contrairement à la majorité des divorcées italiennes mais de façon semblable à toutes les autres Européennes, beaucoup de femmes soviétiques refusent de se remarier et élèvent seules leurs enfants ; ceci signifie que, actuellement, 4 à 500 mille enfants souffrent de l'éloignement du père et grandissent privés d'un élément important d'équilibre et de socialisation. Ces enfants seront certainement désavantagés pour former plus tard une famille solide.

Il faut dire aussi qu'en Union Soviétique, beaucoup de jeunes se marient en se connaissant à peine. Ainsi, un couple sur cinq renonce au mariage après en avoir commencé les formalités. Ces comportements sont favorisés par la facilité du divorce. S'il n'y a pas d'enfants, ni de biens qui puissent être objet de litige, on peut obtenir le divorce dans n'importe

quel bureau de l'état civil.

Dans les pays où divorcer est plus difficile, se répand la cohabitation, qui a largement augmenté dans les tranches d'âge de 20 à 25 ans (17 % en France, 28 % en Suède : plus de cohabitations que de mariages). C'est le signe du peu d'estime que l'on a pour le lien matrimonial, mais aussi du peu de confiance dans la relation ; si quelques cohabitations se transforment, avec le temps, en mariage, la plupart ne

durent pas plus de deux ans. Ainsi s'implante une façon différente, non matrimoniale, de concevoir la vie du couple. Et en conséquence augmente en Europe de l'Ouest le nombre de femmes seules ayant des

enfants, et des enfants qui ont des problèmes.

La situation a été aggravée par certaines lectures sur la crise familiale, en dehors de celle de Engels, qui ont trouvé place dans l'enseignement universitaire et ont gagné l'opinion publique, comme certains courants de la psychologie et de la psychiatrie. Par exemple David Cooper a trouvé une large audience quand il a fait la théorie de la mort de la famille où il voyait un lieu de coercition pour l'industrie. Et selon R.D. Laing, la famille est un lieu de psychose où l'un ne réussit jamais à rejoindre réellement l'autre. Chacun s'aperçoit le soir, au moment d'éteindre la lumière, qu'il peut dire à l'autre, sans rien y pouvoir « la lumière, c'est toi qui l'a déjà éteinte. »

Il s'agit d'interprétations destructrices pour la famille, d'un besoin diffus de réalisation personnelle, besoin positif qui semble ne pas trouver de terrain adéquat dans la famille traditionnelle. La société de consommation – à travers la mode, la publicité et le reste – a ponctuellement absorbé les raisons anti-familiales de la contestation sociale et de l'antispychiatrie, en conservant seulement l'aspect d'attachement aux valeurs traditionnelles et en se défendant de valoriser les éventuelles

nouvelles propositions.

Les modèles familiaux proposés par la société de consommation résultent de conclusions étonnamment superficielles : et l'opération de persuasion publicitaire consiste justement à faire adhérer à une image qui contient les codes de comportement proposés en remplacement des valeurs anciennes, à remplacer ce qui a une dimension de profondeur et de choix par une attitude superficielle d'adhésion à un comportement général (l'acquisition, la possession, la consommation de certains produits et le style de vie que cela requiert), ce comportement étant présenté comme riche de sens et susceptible de procurer un assouvissement

personnel.

Mais à côté de la famille, les moyens de communication de masse imposent peu à peu un nouveau modèle capable d'appréhender et de soulager selon la société de consommation, toute les inquétudes et les tourments de l'individu en recherche de son épanouissement. C'est le « single », l'être seul, l'homme et surtout la femme en vogue, sans liens familiaux, auxquels sont destinés les produits les plus prestigieux et fortement chargés de modèles qui impliquent le refus et la défiance de la famille, la recherche d'assouvissement dans une vie dépourvue d'engagement. L'engagement est pris souvent avec soi-même obéissant à l'impératif du plaisir, du succès à travers un style de vie adéquat (maintenu selon un standard précis d'acquisitions et de services). Ceci

selon l'image du narcissisme que l'être seul (le single) de la publicité (et prétend-on, de la réalité) a de lui même.

Ces modèles de la société de consommation se sont largement répandus. Les comportements qu'ils entraînent à travers la crise de la

famille ont déjà largement influencé les statistiques.

En somme, c'est plus qu'il n'en faut pour préoccuper les responsables de la nation. Pour se limiter au champ soviétique, dans lequel à sa façon, la société de consommation est largement présente. voilà pourquoi Youri Andropov, maintenant disparu, a voulu introduire dans les dernières années du lycée une nouvelle discipline « Ethique et psychologie de la vie familiale », une discipline qui devait faciliter la maturité des futurs époux et parents. Des dizaines de clubs apparurent pour les jeunes époux ou pour favoriser la connaissance réciproque entre isolés, avec tout un réseau d'experts. Il semble qu'un concept très important ait été accepté : l'émancipation ne peut être le seul fruit d'une révolte de l'un contre l'autre, nécessaire pour établir un plan d'égalité de l'un avec l'autre, mais qui laisse les deux sans aucune indication sur le nouveau rôle à jouer en tant que libres et égaux, rôle qui ne peut se concevoir que dans le dialogue : en fait, on a compris que l'émancipation ne peut s'obtenir qu'ensemble, et non indépendamment l'un de l'autre, et la famille peut servir, elle aussi, de moyen pour parvenir à cette émancipation.

Tous ces services de soutien à la famille, développés là où l'abolition de la propriété privée a retiré à la famille tout soutien du système capitaliste, d'unité économique contribuant au maintien de l'aliénation, suggèrent l'idée que les dirigeants soviétiques, à la lumière de leur expérience, ont vu dans la famille des éléments constitutifs qu'on ne peut réduire à l'influence de l'ambiance sociale et économique, des éléments qui aident la société parce qu'ils aident l'homme et font donc de la famille même le lieu d'une émancipation conduite ensemble. C'est un bon moment pour poser à nouveau la question : Qu'est-ce que la famille?

Dans de récentes enquêtes, en Italie et en Europe, on a demandé à des milliers de personnes pourquoi elles s'étaient mariées ou pourquoi elles désiraient se marier. Il est curieux de constater que, en face de tant d'échecs de couples, il y ait encore tant de gens qui espèrent la réussite de leur mariage. Les réponses manifestent une certaine évolution par rapport au passé, ce qui prouve bien qu'une certaine émancipation, qui a conduit à l'égalité, et déjà accomplie, des motifs comme la sécurité économique, essentiels dans le passé, sont relégués au second plan. Les enquêtes montrent que la plupart des personnes se marie pour aimer et pour être aimé, pensant trouver en cela leur propre épanouissement.

C'est un grand pari : celui qui se marie pour de telles motivations rejoint une vérité profonde : que son identité se s'affirmera pas en tant

qu'individu, qu'il ne sera pas lui-même en se séparant des autres, mais qu'il se réalisera en communiant plus profondément avec eux. Cette vérité valable, pensons-nous, pour tous les hommes, apparaît avec évidence chez l'amoureux qui ne se sent lui-même complètement à l'aise que quand il est avec sa bien-aimée. Cette coexistence avec l'autre ne s'épuise pas dans la seule proximité physique, mais elle s'exprime dans la disposition intérieure d'un être qui, en tombant amoureux, s'ouvre à cet être qui est en dehors de lui mais en profonde relation avec lui comme personne : l'autre.

La relation amoureuse, c'est d'être pris par l'amour, plongé dans l'amour, qui n'est pas encore solide et éprouvé, mais qui touche déjà des cordes profondes et conduit à des expériences nouvelles. Je découvre que l'autre est pour moi et je suis convaincu que notre amour est pour toujours. Ceci est l'expérience de l'homme et de la femme quand ils s'aiment. Même celui qui n'y est pas habitué peut ainsi arriver à projeter

sa vie selon les dimensions du don et de l'éternité.

Demandons-nous alors: Pourquoi la plus grande part de ces merveilleux projets aboutit-elle à un échec? Il faut savoir que si l'attrait amoureux conduit spontanément à la découverte de l'autre et donc à sortir de soi sans fatigue, son importance est essentiellement de conduire une attitude d'ouverture; mais cette façon de vivre dans l'extase ne peut se maintenir avec le seul attrait amoureux initial. Elle requiert aussi que s'y ajoute une donation consciente faite d'intelligence et de volonté, de

souffrance, mais aussi de la joie de l'amour gagné.

C'est à ce point que souvent les personnes découvrent qu'elles ne savent pas se maintenir à la hauteur de ces dimensions du don et de l'éternel qui avaient caractérisé l'amour naissant. Elles ne savent pas se donner l'une à l'autre, elles ne réussissent pas à s'oublier elles-mêmes et perdent le grand pari, recommençant à se comporter comme si elles étaient des individus isolés et non des personnes en relation. Celui qui ne se donne pas a toujours quelque chose à conserver et à défendre contre les prétentions de l'autre. Il commence donc à passer des contrats. Certains contrats conjugaux résistent dans le temps, parce qu'ils se contentent de peu. Mais ceux qui s'étaient épousés pour aimer et être aimés doivent alors constater l'échec.

Les grandes désillusions conjugales sont caractéristiques de notre temps où l'on a amorcé une révolution des consciences telle que chacun cherche d'abord son propre épanouissement. C'est pour cela qu'il veut aimer et se donner, mais il n'a pas de modèle et ne sait comment faire. Mais qui peut aider l'individu à dépasser ses propres limites, à être vraiment la personne qui réalisera son don personnel? Tout à coup, nous nous découvrons humainement pauvres en face des exigences que nous portons en nous.

Nous parlions en commençant de dates, d'enquêtes. Notre temps

manifeste aussi l'expérience de nombreux mariages qui réussissent, qui demeurent à la hauteur des espérances. Des mouvements chrétiens renouvellent les perspectives matrimoniales et familiales et, par le nombre de leurs membres et leur vitalité, ils jouent un rôle sociologique important. Leur caractéristique est de montrer des époux qui s'aiment. Mais pourquoi ces mariages réussissent-ils et d'autres pas ?

Si l'on demande par où ces amours sont ressourcés en se souvenant des expériences qui montrent le dessèchement inévitable, on vous répond que les époux chrétiens ressourcent l'amour directement dans le cœur de Dieu, la source divine étant riche d'un amour inépuisable. Nous voici aux prises avec la notion de foi que l'expert en sciences sociales a toujours de la difficulté à prendre en considération parce que cette foi appartient au domaine des motivations personnelles qu'on ne peut ni évaluer ni mesurer. Mais on peut constater qu'à cette motivation personnelle correspond un mariage réussi. Et le fait est palpable et mesurable.

Ceci permet à certains époux chrétiens de proposer une spiritualité conjugale et familiale qui se justifie d'elle-même parce qu'elle poursuit le but de maintenir l'amour entre eux. Se ressourçant au cœur de Dieu, ils se comblent d'amour l'un l'autre, toujours plus profondément. Ils vérifient expérimentalement que l'amour est vrai, qu'il peut croître, qu'il n'est pas une illusion de jeunesse. De cette façon, l'expérience conjugale des chrétiens peut correspondre à la vérité que tout homme et toute femme portent au plus profond d'eux-mêmes, souvent seulement instinctivement.

Mais comment peut-être caractérisée une spiritualité conjugale de ce genre? Ou, en d'autres termes, de quelle façon particulière les époux se ressourceront dans le cœur de Dieu?

L'amour qui constitue le couple est unitif, et dans l'unité il se révèle créatif, générateur d'une réalité nouvelle. Une spiritualité conjugale doit donc être spiritualité de l'unité. Nous ne rêvons pas à quelque chose qui ne serait pas. Nous pensons par exemple, au témoignage du mouvement des Focolari qui se répand dans la chrétienté et à sa spiritualité.

Deux fondements de ce Mouvement sont l'amour réciproque demandé par Jésus au siens (« aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », Jean 15,12) et sa présence parmi ceux qui s'aiment (« Là où deux ou plus sont unis en mon nom, je suis au milieu d'eux », Mt 18,20).

Ce « comme » rapporté dans l'évangile de Jean constitue la clé pour entrer dans l'amour entre chrétiens. Les époux chrétiens sont appelés à un don de soi total « comme » celui du Christ. Ce n'est pas étonnant ; la communion dans laquelle se réalise la personne (aimer et être aimé : c'est pour cela que l'on se marie) s'obtient par le don de soi. L'identification au Christ fournit un modèle précis au don de soi, le rend fructueux. Il donne aux époux la certitude que les difficultés, les douleurs,

les problèmes qu'ils rencontreront dans la vie conjugale et qui découlent essentiellement de leur incapacité à aimer et être aimés comme ils le voudraient, constituent une mort qui, comme celle du Christ, peut se transformer en Résurrection s'ils la vivent comme l'a vécue le Christ, dans le don et la foi. Même le noir, l'inconfort, la désillusion de certains moments, ne sont pas malédiction, parce que Dieu, dans le Christ, les a fait siens. Ce sont donc des occasions de croire à l'amour, de faire confiance à l'autre, de ne pas demeurer renfermés en accroissant ce poids de faiblesses psychologiques, de visées égoïstes que chacun recèle au plus profond de lui-même. Tout moment pénible a un nom, il ne reste pas dans l'obscurité mais se fait reconnaître. C'est le Christ crucifié et abandonné. C'est en l'embrassant à chaque fois que l'on développe en soi l'amour conjugal.

C'est dans le Christ crucifié, dans la croix, et donc dans le cœur de Dieu que l'on trouve l'amour. Et cet amour est agape, l'amour typique des chrétiens qui naît avant tout d'un oui personnel que chacun des époux dit à Dieu et qui se caractérise comme amour conjugal par le choix réciproque, exclusif et définitif que chacun des deux fait de l'autre. Un tel amour permet la présence du Christ entre eux, promise dans l'évangile de Matthieu. Ainsi, la personnalité grandit chaque jour à la chaleur de deux brasiers qui préservent les époux : l'amour de Dieu en chacun et

l'amour de Dieu présent entre eux.

La dimension du don et de l'éternité que tous les amoureux expérimentent de façon diverse trouve donc sa pleine réalisation dans le mariage chrétien. Le oui des époux est dit à l'époux et à l'épouse, mais en même temps à Dieu. Et il est définitif parce qu'il constitue l'adhésion au projet de Dieu sur la personne qui le prononce, projet qui s'accomplit dans l'état matrimonial pour celui qui y est appelé. C'est pourquoi beaucoup d'époux le jour de leur mariage vivent l'expérience d'une consécration à Dieu. Un théologien, Scheeben, a classé le mariage dans les sacrements « consacrants » parce que la consécration de l'Esprit reçue au baptême est actualisée, spécifiée par l'engagement définitif d'un état de vie, d'une fonction dans le corps du Christ, dans l'Église ; dans ce corps, les époux constituent un nouvel organe, une véritable Église domestique.

Le mariage n'est donc pas une consécration des personnes mais une consécration du lieu matrimonial réalisée par les époux déjà consacrés au Christ par le baptême. C'est par cet acte que commence le sacrement de mariage, sacrement permanent qui renouvelle chaque jour

sa propre efficacité à travers l'amour des époux.

Le mariage n'est donc pas simplement un état qui fait suite à l'acte du mariage mais c'est un état permanent de sacrement, dans le Christ sacrement de Dieu. C'est l'amour donc, la participation à la vie même de Dieu rendue visible au monde. Il est difficile de dire quelle profondeur peut atteindre cet amour. Ce sont des abîmes que saint Paul exprime dans cette exclamation « Ce mystère est grand » (Ep 5,32).

Disons, pour conclure, que les époux sont ceux qui, par définition, se parlent, se disent oui. En effet, l'époux constate que cette parole d'amour, cette parole vivante qu'il est, Dieu l'a dite d'abord à elle, à l'épouse. Et cette parole d'amour, cette parole vivante que Dieu a exprimé par l'épouse, est dite d'abord à l'époux. Ils sont donc amour de Dieu l'un pour l'autre, ils sont ensemble l'unique Parole dite au monde.

Dans leur famille, toute parole nouvelle qui vient au monde par leur amour montre que, comme toute parole, elle n'a pas de sens seule, mais dans la Parole. C'est ainsi que la famille est ce qu'elle doit être : une communauté tournée vers la réalisation des personnes, demeure provisoire destinée à disparaître mais dans laquelle l'homme et la femme se modèlent à l'image de ce qui ne passe pas.

Antonio Mario Baggio